

**YAN ALLEGRET**

**LA CHANSON DE LA MAIN**

Monologue pour un acteur

**L'esprit, c'est le corps lui-même, le corps sans organes**

Gilles Deleuze

Il ouvre les yeux.  
De l'eau chaude et blanche se déverse sur lui. Sauvage et rapide.  
Comme un torrent. Inonde les deux fentes taillées dans son visage.  
Il pousse un cri. Juste un son. Pas un mot.  
S'il avait du dire un mot à ce moment précis, si on l'avait forcé à dire des mots, comme on l'avait forcé autrefois, il aurait sans doute dit, tout comme il avait dit autrefois:  
"Je vais bien. Ne vous occupez pas de moi. Je vais bien."  
Il voudrait refermer les yeux; plisser les paupières le plus fort possible, sans un mot, et attendre que l'eau blanche s'assèche comme elle le fait toujours.  
Car l'eau blanche apparaît et disparaît, comme une vague du ciel, immense et calme, qui noie le monde et qu'y s'en retire sans que l'on puisse jamais savoir pourquoi.  
Il suffirait d'attendre, cette fois encore.  
Mais il garde les yeux ouverts.  
Il les ouvre plus grands, jusqu'à les sentir pousser le reste du visage derrière.  
L'eau blanche s'est calmée.  
Peu à peu, des formes se dessinent au travers.  
Des formes familières, qui se tordent doucement, avec des bruits de voix. Puis des couleurs viennent se lover sur les formes. Puis des visages. Le tien au milieu. Tous si hauts.  
Je sens le contact du sol sous mon dos. Je pense à du goudron mou.  
Je relève un peu la tête. Du rouge se met dans mon oeil droit. Un liquide chaud qui filtre les images et les rend écarlates.  
Je ris en les voyant tous changer de couleur.  
Une main vient sous mon épaule. Une autre la rejoint de l'autre côté. Quand elles me relèvent, je vois la terre se retourner, et je mets les miennes sur mon visage. Lorsque je les enlève, du rouge coule sur elles. Puis je vois une goutte s'écraser sur le sol.  
"Quelqu'un a décidé de tout repeindre?".  
Je ris à nouveau. Mes jambes me tiennent debout. A peine.  
Les visages me regardent toujours, mais ils ont perdu toute leur hauteur. Je distingue encore le tien, en pleurs, au milieu des autres.

Un homme te tient par les épaules. Tu ne le regardes pas. Tu es immobile. Tu trembles. Je te vois.  
Puis je décide de ne plus rien voir. Le sol m'appelle; presque avec tendresse. Je vais à sa rencontre. En bas.  
Et l'eau blanche emporte tout à nouveau.  
Le bruit de ma tête frappant la terre: comme un coup de métronome.

Allongé quelque part. Immobile. Voué à l'immobilité. Les yeux clos. Il met de l'ordre dans sa tête. Sans succès. Tâche de se rappeler. Ne se rappelle pas. Il sourit pour ne pas pleurer. Il serre son poing droit. Tout est calme ici. Il n'y a aucune raison de ne pas s'y plaire. Le bruit a disparu. L'eau blanche s'est asséchée. Il fait noir. Juste noir. Laisser aller. Laisser couler.

Il fredonne sans que personne ne l'entende:

Non, je n'ai pas les doigts qui pendent.

Non.

Je n'ai pas les doigts qui pendent.

Ou comme des tentacules.

Ou comme.

Des tentacules.

Approchez, petits doigts.

Approchez, approchez petits doigts.

Que je vous considère.

Jusqu'à ce que vous fuyez.

Beaucoup plus loin que moi.

Beaucoup plus loin que moi.

Elle vient.

Elle vient.

De loin...

Vous devriez aller vous reposer et revenir. Ce soir. Pas avant cette nuit. Ca vaut mieux. De toute façon, il ne se réveillera pas. Pas maintenant.

La voix insiste: Pas avant cette nuit. Il l'a déjà dit. Vous êtes épuisée cela se voit. Un soupir lui répond.

Allez dormir, le plus dur est passé.

Oui. Allez dormir. Tous. Faites silence. Faites taire les voix. Partez.

Encore: Vous êtes fatiguée, allez vous reposer, faites moi confiance.

Je n'entends plus qu'une rumeur, tenace, grave et rabâchante. Il n'y a plus rien à comprendre. Il faut obéir.

Des pas. Une porte s'ouvre. Ils sortent. La porte se ferme. Le silence mange les pas jusqu'aux derniers.

Reste moi maintenant.

J'ai gardé l'écho de ma tête frappant le sol en moi. Je l'écoute toute l'après-midi. Il fait encore jour. Je sens l'eau blanche qui me guette derrière les paupières. Ce n'est pas encore le moment.

En moi l'écho. C'était une belle chute.

Dans le couloir, j'aligne pas sur pas. Je suis capable d'en faire au moins cent. Je le lui dis. Elle me sourit. Je vois ses dents avec un peu de salive dessus. Je lui montre les miennes. Elle me sourit à nouveau. Je me sens bien. Et j'enchaîne pas sur pas. La fenêtre au fond du couloir, elle est toute proche. Je m'appelle Émile Zatopek je lui dis, et je marche aussi vite que personne. J'essaye d'accélérer mais elle serre mon bras plus fort. Peu importe. Elle ne me fait pas mal. J'arrive à la fenêtre. Je me colle à la vitre, qui me déforme le visage aussitôt, comme pour me barrer le passage. Je m'appuie contre elle de tout mon poids.

Boire tout ce qu'il y a dehors, pour effacer ce qui manque.

Elle résiste.

Avaler les arbres et leurs odeurs, les maisons, l'eau blanche et son ciel, la terre encore humide.

Je plaque mes mains dessus.

Sentir le goût âcre de la terre dans ma gorge.

Laisse moi passer.

La femme m'attrape par derrière. Je m'appuie plus fort. Elle me parle. Je ne comprends rien mais je lui réponds, sans même la regarder: "Je vais bien. Ne vous occupez pas de moi s'il vous plaît. je vais très bien. Elle m'attend dehors. Je veux y aller."

Elle résiste. Elle résiste mieux que moi.

Je crie. La femme tente de me ramener à elle. Je cogne les carreaux avec mes poings. Elle me tire plus fort. Je hurle: "Alice!" Elle m'arrache à la vitre. Je vois encore les arbres et la terre si proches, emprisonnés derrière le verre. Elle pose sa main sur ma tête. Le couloir revient sans que j'ai pu comprendre. Elle me dit qu'il faut retourner là-bas. La vitre n'est pas cassée; pas même fissurée.

Retourner là-bas.

Je pleure. La main de la femme s'est remise sur mon bras. Je ferme les yeux. Nous rentrons.

Elle disait:

"Je veillerai sur toi. Sur toi. Tu n'es pas comme les autres. Toi, tu es sans défense. Tu as besoin de moi. Je sais ce que tu penses. Je sais que tu as peur. Mais je serai là. Tout le temps. Comme une mère se doit de l'être. Je te protégerai. Comme si tu étais toujours dans mon ventre. Tu dois t'y reposer.

Sans moi, tu ne pourras pas. Tu n'arriveras pas. Tu as besoin de moi. Ne l'oublie pas. Ne m'oublie pas."

Je n'oublie pas.

A genoux la mère.

A genoux.



Le blanc.  
Le blanc. Depuis des jours.  
Les yeux me font toujours mal. Je n'ai pas envie de remarquer.  
Elle ouvre la grande porte.  
Le blanc m'entoure. Il a tâché les murs, les draps, le sol même.  
Elle sait l'étage, le couloir, le numéro: 366.  
L'eau blanche me réchauffait au moins. Là, tout me donne froid.  
Elle avale les marches par trois.  
Je n'ose plus m'approcher des fenêtres.  
Elle s'essouffle. Elle accélère encore.  
Je pense aux herbes que nous arrachions à pleines mains, à pleines dents. Aux chansons que nous chantions, en bougeant les doigts.  
Un homme tout blanc la croise au second. Elle ne le voit pas.  
J'ai arraché petit à petit la peau en trop sur mes lèvres.  
Elle court dans le couloir, en faisant du bruit avec ses chaussures de femme.  
Je veux pas me laver. Je veux pas dormir. Je veux pas être beau.  
Elle ouvre la porte.  
Entre.  
Le lit se renverse, l'oreiller va s'écraser contre le mur. Je plonge ma tête dans les draps et la secoue dans tous les sens. Je crie. Il pleut des plumes. je ris en voyant le lit retourné. Il a l'air d'un animal mort. Je donne un coup de pied dedans. Le bruit me fait rire plus fort. Alice me prend dans ses bras. Elle sent l'herbe après la pluie.  
Le blanc. Le blanc. Le blanc.  
Je sais elle dit, je t'ai apporté ça.  
Une teinte marron envahit la pièce. Engloutit le blanc. C'est pour aller dehors. Pour que l'eau blanche ne fasse pas mal. Je sais.  
Je la serre entre mes bras. J'ai envie de la casser comme une allumette, pour qu'elle tienne dans ma main.  
Le drap par terre se salit peu à peu de nos empreintes. Je sais que tout est fini. Rien comme avant, je le sais aussi. A mort tout ça. A mort je crie dans les couloirs. Et je suis ses pas du mieux que je peux.

Marcher dehors, attaché à sa main. Comme avant. C'est moi qui mène. Et elle qui me guide, de derrière.

Tu le sais où on va?

Oui. Petite maison. Petit jardin. Petites pièces colorées. Chez Alice. Chez moi, depuis.

L'autre maison, les ronces l'ont avalé. Parce qu'elle était trop grande. Ou trop vieille. Ou trop pleines de nos cris d'enfants. Je me perdais exprès le soir, pour que la mère vienne me chercher.

On est arrivé.

J'ai du me perdre trop souvent. Elle a fini par ne plus me retrouver. Elle m'a égaré. Tant mieux.

Avec cette tête, tu ressembles à John Wayne.

John Wayne.

J'aime bien. Tout est petit. Personne ne pourrait se perdre ici. Je rigole.

John Wayne.

John Wayne.

John Wayne.

John Wayne.

John Wayne.

John Wayne.

John Wayne.

John Wayne.

Il n'avait pas envie de répéter ses mots. Ni les autres. Pourquoi elle me pressait contre sa poitrine aussi fort, jusqu'à la petite douleur. Comme si quelque chose partait, s'en allait de toute façon. Qu'elle le veuille ou non.

Des mots. Fleurs. Alphabet. Livres. Numéros. A bouffer comme de la nourriture. Des baisers. Presque des coups de langue. M'apprendre ce qu'il faut. Jusqu'à l'écoeurement.

C'est mon rôle elle disait. Et elle serrait encore. M'entourait de mots, de salive et d'amour.

Alors j'ai coupé la route au flot incessant des fourmis qu'elle avait dans la bouche. Sans colère. Juste parce qu'il le fallait. J'ai dit. Un jour:

"Je vais bien. Ne vous occupez pas de moi. Je vais bien."

Elle a dit de ne pas bouger; de rester là, jusqu'à ce qu'elle revienne.  
Je m'assieds sur le rebord du lit.  
Elle l'a dit. J'arrête de respirer.  
Mes jambes. Mes bras. Je les efface. J'attends un long moment. Je ne  
les sens plus. J'attends encore.  
Les paupières battent. De moins en moins. Laissent les yeux fixes.  
Fixés sur la robe à fleurs. Celle qu'Alice a jeté en boule sur la chaise.  
J'arrête de respirer. Elle sera fière de moi. Je ne bouge plus. Je  
compte les fleurs.  
Jaunes. Bleues. Les jaunes sont des tulipes. Les bleues des  
delphiniums. Répète. Tulipes. Delphiniums. Elles sont belles tu ne  
trouves pas. Sens-les. Je les ai cueillies pour toi. Allons, essayes de  
dire: tulipes. Delphiniums. Au moins une des deux. Regarde Maman.  
regarde ses lèvres. A toi maintenant. Tulipes. Tulipes. Tulipes.  
Tulipes.  
Je respire un peu.

Je vais devoir y aller. Où ça. Au travail. J'ai ri. Elle est revenue vers moi. Elle m'a touché les paupières, le visage et les jambes. C'est presque guéri. Je n'ai plus mal. J'ai menti.

C'est bien, elle a dit.

Ne bouge pas. repose toi. Je reviens le plus vite possible.

Tu vas encore nettoyer chez les gens?

Elle n'a rien dit. Elle m'a souri, et elle est partie derrière la porte.

Quelque chose passe à travers les murs. Puis à travers moi. Loin. Un cri. Non. Pas maintenant. Pas de cri. Je ne dois pas bouger. Même pas le moins possible. Elle l'a dit.

Un chien. Il faut le nourrir. Bouffe. Bouffe. Il n'a pas faim, il a mal. Pourquoi me le dit-il à moi?

Wooo, Wooo.

Je respire plus vite.

Je l'imagine mort. Mort, il ne criera plus. Crève. Non. Alice n'aimerait pas que j'aie tué le chien. Je ne saurais pas comment faire. Alice, elle le sait. Moi, il me mordrait. Je tremble. Il va sûrement me mordre. J'ai peur. Je regarde la robe. Elle est tombée par terre. Je crie. Le chien me répond, comme un écho. Je respire mal. Je fixe les fleurs sur la robe. Je serre le poing. J'essaie de sourire. Je n'y arrive pas. Les cris sont devenus si aigus que je les entends à peine. Les fleurs se tordent devant mes yeux. Je n'entends plus rien. Elles s'ouvrent. C'est le printemps. Je pleure. Je sens une douleur dans mes jambes. Les fleurs me regardent. Le printemps. Je tombe.

Alice rentre. Il est assis sur le lit, immobile. Il ne veut pas la voir. Pas tout de suite. Il tend son bras, pour aller au contact.

Il dit: " Attends. A toi. A toi. A ton tour."

Avant. Ils sont là. C'est avec eux que j'ai joué.

Un homme. Grand. Calme. Comme une vieille montagne. Celui qui veille. Il m'observe, me surveille. Il est toujours assis, au fond. Au fond de quoi? Je ne sais pas. Je ne le vois pas. Pas vraiment. Je sais juste qu'il est là, qu'il a été là, un jour, pour veiller à ce que tout se passe bien. A ce qu'il ne m'arrive rien. Il aurait du rester. Il n'aurait pas du me quitter du regard. Je pleure.

Je cours jusque dans les bras qui me sont tendus. Une femme triste m'embrasse, me serre contre elle. Mes doigts frôlent ses seins à travers le tissu. Elle m'apprend les noms des fleurs. Elle me parle. A moi. Alors qu'elle parle si peu aux autres. Et quand elle ne sait plus quoi dire, elle m'embrasse. Et encore. Toujours. Elle ne sait faire que ça. Etre triste, me parler, et me serrer contre elle, pour que je ne parte jamais, parce que je suis le seul elle dit.

Mais je me détourne d'elle.

Une autre. Plus jeune. Plus petite. Elle a mon âge. Elle joue avec moi. Fait saigner ses genoux, comme moi. Pleure, et crie en même temps que moi. Elle me défend contre les chiens. Elle en a même tué un l'autre fois. D'un coup. Crac. Sur la tête. Elle l'a fait pour moi. Pour me faire plaisir. Elle l'a dit. Elle m'a fait une promesse. Avant. Je sais toujours laquelle. Même si c'était avant.

Maintenant.

Ils sont partis jouer ailleurs. Tous.

L'homme s'est sans doute fondu dans la montagne. Je ne le vois plus. La femme a du mourir de tristesse. Avant a été effacé.

Alors? Partis. Ailleurs. Manquent. Tous.

Reste toi. Reste toi.

Reste.

Partie derrière la porte. Elle part, tous les jours, nettoyer chez les gens. Enlever les odeurs et les tâches qui leur font honte.

Elle me laisse, là.

Je n'ai plus peur.

Elle m'a dit que les chiens ne pourraient pas rentrer ici. Alors je reste là. Je reste sur le sol, froid. La main passe sous les fauteuils et s'y endort. Je fais le serpent à travers les pièces. J'avale des poussières au passage. Je renifle le sol, les murs, les tissus, les objets.

Tout sent Alice. Et Alice sent bon.

Je sais l'endroit des belles odeurs. J'y vais à quatre pattes. Je prends des petites bouteilles, sur l'étagère, au hasard. J'en laisse couler sur moi. Je sens bon. Ça pique mais je sens bon, c'est sûr. Je prépare la surprise. Elle va être contente.

Je me tiens droit maintenant. La jambe essaye de me faire mal mais je ne la regarde pas. Si tu crèves, j'avancerais autrement. Sans toi. Tu te débrouilleras. Toute seule. Je n'ai plus besoin de marcher. Je veux pas sortir. Pas aller voir derrière les murs, ce qu'il y a. Il n'y a plus rien. Je le sais maintenant. Pas même les chiens. Pas même les mères. Les mères sont mortes. Toutes. Celles qui ne le sont pas crèveront, bientôt, comme des mouches, parce que. Parce que. Parce que.

La robe à fleurs est dans mes mains. Je crie très fort, d'un coup, pour que les fleurs aient peur et ne bougent plus. Je la mets doucement sur moi.

Voilà. Je sens bon et j'ai une jolie robe.

Elle sera fière. Nulle part, sur moi, il n'y a de tâches. Ou de mauvaises odeurs.

Je cours à la chambre, pour faire le lit. Je me jette dessus. Ça rebondit. Les odeurs font tourner le plafond. Je ferme les yeux. Je pense à ma main. Je laisse le lit. Les feutres glissent autour de mes doigts. Plein de mains, partout sur le cahier. Dans tous les sens. De toutes les couleurs.

Ma main.

Mes tentacules.



Pour Alice.

Un bruit près de la table. Comme des dizaines de clochettes. Je sais ce qu'il faut faire. Je prends dans ma main. Pose sur l'oreille.

J'entends une voix. Ce n'est pas une Alice. C'est un son trop grave. je n'aime pas. Je crie. Je jette contre le mur. Plus de clochettes. Plus de voix. Que des morceaux, éparpillés et silencieux.

Le soir arrive. Je ne bouge plus, posé en boule sur le gros fauteuil, je regarde la petite vitre cracher pour moi ses formes et ses couleurs dansantes. En n'attendant qu'elle.

Des mots défilent, lentement, avec de la musique.  
Les éléphants se courent après.  
Une enfant s'enfonce et disparaît dans la boue.  
Deux hommes, cravatés, se serrent la main longuement.  
Une vieille femme gagne une automobile.  
L'avion fume paisiblement, enfoncé dans la montagne.  
Le goût de l'océan dans une boîte de conserve.  
Le shérif tire plus vite que les autres. C'est normal.  
Au bord de la mer, des maisons brûlent comme des allumettes.  
Les gens s'animent au son des haut-parleurs et lèvent le poing.  
Une souris noire en culotte rouge part à la chasse avec son chien  
jaune.  
Les voiles des bateaux sont gonflées comme les joues des  
grenouilles.  
Un homme noir, en riant, en montre un autre, allongé, le visage  
troué.  
12.  
C'est une bonne réponse.  
Une danseuse glisse dans une arène de glace.  
La fusée se transforme en feu d'artifice tout blanc.  
Boom.  
4 000 000.  
Un homme maquillé, torse nu, saute, crie, casse sa guitare et tombe  
par terre.  
Les tâches rouges sont nettoyées dans la rue par des femmes  
accroupies et enrubannées.  
2 à 0.  
Un vieux lion n'arrive plus à sortir de sa cage.  
1 millier de morts.  
8 virgule 24 pour 100.  
35 millions de francs.  
Chute de 3 points.  
En 30 secondes.  
Moins 12 degrés.  
20 heures 50.

3ème question.

Force 4.

12 morts et 45 blessés.

9ème étape.

L'an 2000.

18ème jour.

3 sets à 1.

4ème fois.

En 47 minutes, 33 secondes et 18 centièmes.

Le 17. Le 14. Le 36.

Et le numéro complémentaire: le 1.

Elle entrait dans le corps. Par la bouche. Dégoulinant parfois au coin des lèvres. Je la laissais couler exprès, jusqu'à la sentir dans mon cou. Celle qui nourrit. Qui protège. Inondé de chaleur, jusque dans mon cou. je me remplissais d'elle; m'agrippant à la peau la plus proche.

Ni noms. Ni couleurs. A peine des sons. A peine des formes. Si peu. Cela suffisait. Elle me baignait, l'eau blanche. Elle m'empêchait de voir ce qui est inutile, ce qui fait mal. Tout ce qui est venu après. Le reste.

Mes yeux n'ont plus mal. Je suis resté face à l'eau blanche du ciel, ce matin. Je l'ai regardée. En face. Sans douleur. Ou j'ai oublié. Je l'ai regardée longtemps. Jusqu'à ce que le bleu disparaisse. Elle m'est apparue. Comme avant. Avec ce même goût sucré dans la bouche. L'eau blanche. Celle qui va noyer le monde, peu à peu. Une vague. Immense. Calme, et silencieuse. Elle inonde les rues, les arbres, les maisons. Leur enlève leurs contours. Je vois des reliefs troubles, comme épuisés, qui se répandent et se mêlent les uns aux autres. Comme une étreinte. Comme un amour.

Je suis tombé plusieurs fois en marchant dans le jardin. Le rouge sur mes genoux était blanc.

Alors je n'ai pas eu mal. Je ne peux plus avoir mal. Parce qu'elle m'entoure.

L'eau blanche. Même entre mes dents. Même entre mes doigts.

L'eau blanche.

Mangé le dernier fruit. Le moisi, mélangé avec du sucre. Collé à la porte d'entrée. J'ai faim. J'ai encore faim. Matins. Après-midi. Soirs. Jours entiers. Nuits épuisées. Comme suspendus en l'air. Plus de bruit depuis longtemps. Ça passe encore moins vite comme ça. Je ne sais plus si mes yeux sont ouverts. Le blanc menace de tout manger, à tout instant.

Alice n'est plus rentrée. Je l'ai attendue. J'ai senti son absence trembler dans la maison, comme chaque fois.

Mais après trop d'heures, trop de jours, l'absence elle aussi s'est enfuie. Pour ne plus revenir.

La maison s'est tordue en même temps que moi.

Odeurs de merde, tâchant les murs. Bris de verre, de vaisselle. J'y ai taillé mes pieds. Trois fois déjà. J'ai mis ses chaussures de femme, pour ne plus avoir mal. Je garde sa robe sur moi. Je ne l'enlèverais pas. Je suis belle avec. Belle comme une fille. Je peins sur mon visage. Je me regarde, longtemps, comme elles le font. Je tape. Fort. Le miroir mord mon poing avant de se briser. Je rigole. Quand Alice rentrera, on rangera tout ça. On sortira d'ici. On ira dans une autre maison. Celle là, les ronces commencent à l'avalier, avec moi dedans. Elle viendra me chercher. Comme elle l'a toujours fait. Elle a promis. Je renverse les fauteuils. J'arrache les papiers au mur, les déchire en petits serpentins. C'est fête aujourd'hui. Comme tous les jours. Je braille à tue-tête dans la maison. Les jolies filles comme moi savent bien chanter, et bien danser. Je m'effondre par terre. Une chaleur moite m'envahit le bas ventre. Je laisse couler. Le plafond se rapproche. Je cours à quatre pattes. Les morceaux de verre dessinent des lignes sur mes mains et mes genoux. Je grimpe sur le lit. Des auréoles naissent sur mon passage, comme des fleurs. J'écoute. Je veille. Je suis en chasse. Du moindre bruit de porte. La nuit arrive. Je parle dans le noir. J'entends Alice me répondre: " Je suis là. je suis là. Donne ta main je vais l'endormir. le reste suivra comme des dominos. Donne ta main. Donne."

Les promenades. Lointaines. Après la pluie. L'air froid lave le visage. Les arbres s'agitent sur leur passage. Dans sa main droite, une autre main. Ferme et attentive. Comme un roc qui s'adoucirait, pour ne pas lui casser les doigts.

Clac! Le pied dans la boue. Pour que l'eau éclabousse et salisse le pantalon.

Les doigts parfumés de la mère, serrés dans sa main gauche. C'est lui qui mène la marche. Deux silhouettes à ses côtés. Six pieds boueux marquent le sol. Le tatouant d'empreintes, aussi profondes que des cicatrices. Après la pluie. Avant.

Elle n'est pas là. Il la voit dormir. Elle dort. Il la regarde. Depuis trop. Il ne voit plus le drap. Ni le vêtement. Seule la peau éclaire. Sent. Fouette. Vient s'aiguiser sur ses yeux. Sans cesse. sans faiblir. Jusqu'à en tirer des larmes.

La peau, et ses contours gonflés.

Il crie. A l'intérieur, pour ne pas la réveiller.

Ca pleut. ca pleut dehors.

L'odeur du corps lui enserre le visage. Il tourne la tête. La chair immobile appelle le regard. Se soumet déjà. Comme un animal.

Il court hors du lit. De la chambre. Du couloir. De la porte d'entrée.

La pluie dehors baise la terre.

Il voit devant lui une étreinte immense, débordante d'eau, de vent, de boue et de bruits de branches qui se cassent.

Il tombe dans le jardin. La main plaquée contre son sexe.

Agenouillé dans la boue, il prend la terre à pleines mains.

L'enfonce dans la bouche.

Et retombe.

Un bruit de caillou dans une flaque.

Débris de chair. De poussière.  
Les liquides ont séché.  
Mes yeux sont tombés à l'intérieur.  
Rien ne reste.  
Seule la faim s'amuse à creuser le ventre.  
Je vais bien.  
J'ai bu toute ma salive.  
Ne vous occupez pas de moi.  
Je vais bien.  
Dit John Wayne.  
Je reste assis contre la porte.  
Plus pour attendre.  
Pour empêcher d'entrer. Pour barrer, d'une croix, le passage à  
quiconque.  
La puanteur me réchauffe le visage.  
Le sol m'avale lentement, presque avec tendresse.  
Comme cela devrait être toujours.  
Mes yeux sont tombés à l'intérieur.  
Plus d'eau blanche, partout du blanc, plus de cris ni de femmes.  
Il n'y a plus qu'un sourire, figé.  
Comme une entaille démesurée dans la chair.  
Et mes lèvres qui fredonnent, sans que personne n'entende.



Non, je n'ai pas les doigts qui pendent.  
Non.  
Je n'ai pas les doigts qui pendent.  
Ou comme des tentacules.  
Ou comme.  
Des tentacules.  
Approchez, petits doigts.  
Approchez, approchez petits doigts.  
Que je vous considère.  
Jusqu'à ce que vous fuyez.  
Beaucoup plus loin de moi.  
Beaucoup, beaucoup plus loin de moi.  
Elle vient.  
Elle vient.  
De loin.  
La chanson de la main.

Paris-Sofia-Bangkok-Luang Prabang-Paris  
Juillet-Septembre 1997